

LA NOUVELLE  
**REVUE FRANÇAISE**

SOMMAIRE :

- PAUL CLAUDEL : Arthur Rimbaud.  
ARTHUR RIMBAUD : Trois lettres inédites.  
*(avec une notice de Paternie Berrichon).*
- JEAN DOMINIQUE : Le puits d'azur.  
O. W. MILOSZ : Miguel Mañara *(fin)*.  
JEAN SCHLUMBERGER : Les Dieux ont Soif.
- J. V. JENSEN : La Mère. *(traduction d'Agnès J. Copeau,  
notice de Christian Rimestad).*
- Chronique de Caërdal, par ANDRÉ SUARÈS.  
*(Le style niais. — Opinions sur Beethoven).*
- Les Poèmes, par HENRI GHÉON.  
*(Une enquête du journal La Croix et les Géorgiques Chrétiennes  
de Francis Jammes).*
- Les Romans, par CAMILLE VETTARD.  
*(Marie de Sainte-Heureuse, par Henry Bidou).*
- NOTES par JACQUES COPEAU, HENRI GHÉON, JEAN  
SCHLUMBERGER, VALÉRY LARBAUD :  
*English Literature*, par J. M. Kennedy. — *La Création Drama-  
tique*, par William Archer. — *Réflexions sur quelques poètes*, par  
Jean Moréas. — *Fontenelle*, par Emile Faguet. — *Les Traqueurs  
de Sophocle*. — *Essai sur l'art et la psychologie de Maurice  
Barrès*, par Jacques Jary. — *L'itinéraire de Stendhal*, par Henri  
Martineau. — *Le Scarabée sacré*, par Elsa Jérusalem, trad. J. W.  
Bienstock et Claude Margelle. — *Les Pensées Choiesies*, de M. de  
Curel. — *L'affaire Parsifal*. — Le programme d'Antoine.
- LES REVUES.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE  
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

---

Directeur : JACQUES COPEAU

Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE

---

Le Directeur reçoit le premier et le troisième samedi de  
chaque mois, de 3 heures à 5 heures.

Le Secrétaire reçoit le Lundi matin de 10 h. à midi,  
35 & 37 rue Madame

---

Adresser correspondance et manuscrits  
15, RUE FROIDEVAUX, 15

Les Manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de  
l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au  
Bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant  
un an.

---

Abonnement :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg :  
Un an, 15 frs. — Six mois, 8 frs.

Étranger :

Un an, 18 frs. — Six mois, 10 frs.

Pour les membres du corps enseignant en France :  
Un an, 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe : 25 francs.

---

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> des mois de  
Janvier et Juillet.

## ARTHUR RIMBAUD

Arthur Rimbaud fut un mystique à l'état sauvage, une source perdue qui ressort d'un sol saturé. Sa vie, un *malentendu*, la tentative en vain par la fuite d'échapper à cette voix qui le sollicite et le relance, et qu'il ne veut pas reconnaître ; jusqu'à ce qu'enfin, réduit, la jambe tranchée, sur ce lit d'hôpital à Marseille, il sache !

“ Le bonheur ! Sa dent, douce à la mort, “ m'avertissait au chant du coq, — *ad matutinum*, “ au *Christus venit* <sup>1</sup> — dans les plus sombres “ villes ” ! — “ Nous ne sommes pas au monde ! ” — “ S'il était bien éveillé toujours à partir de ce “ moment... (et tout le passage célèbre de la *Saison* “ *en Enfer*)... C'est cette minute d'éveil qui m'a “ donné la vision de la pureté ! — Par l'esprit on “ va à Dieu ! Déchirante infortune ! ”

Comparez, entre maints textes, cette référence que j'ose emprunter à Sainte Chantal (citée par l'abbé Brémond) :

“ Au point du jour, Dieu m'a fait goûter presque imperceptiblement, une petite lumière en la

<sup>1</sup> Premier brouillon : *Quand pour les hommes forts le Christ vient.*

“ très-haute suprême pointe de mon esprit. Tout  
“ le reste de mon âme et ses facultés n'en ont  
“ point joui : mais elle n'a duré environ qu'un  
“ demi *Ave Maria*. ”

Arthur Rimbaud apparaît en 1870 à l'un des moments les plus tristes de notre histoire, en pleine déroute, en pleine déconfiture matérielle et morale, en pleine stupeur positiviste. Il se lève tout-à-coup. “ Comme Jeanne d'Arc ! ” s'écriera-t-il plus tard lamentablement. Il faut lire dans le livre de Berrichon le récit tragique de cette *vocation*. Mais ce n'est pas une parole qu'il a entendue. Est-ce une voix ? Moins encore, une simple inflexion, mais qui suffit à lui rendre désormais impossible le repos “ et la camaraderie des femmes. ” Est-il donc si téméraire de penser que c'est une volonté supérieure qui le suscite ? Dans la main de qui nous sommes tous : muette et qui a choisi de se taire. Est-ce un fait commun que de voir un enfant de seize ans doué des facultés d'expression d'un homme de génie ? Aussi rare que cette louange de Dieu dans la bouche d'un nouveau-né dont nous parlent les récits indubitables. Et quel nom donner à un si étrange événement ?

“ Je vécus, étincelle d'or de la lumière *nature* !  
“ — De joie j'en prenais une expression bouffonne  
“ et égarée au possible. ” Une ou deux fois la note  
d'une pureté édénique, d'une douceur infinie,  
d'une déchirante tristesse, se fait entendre aux

oreilles d'un monde abject et abruti, dans le fracas d'une littérature grossière. Et cela suffit. " J'ai brassé mon sang. Mon devoir m'est remis. " Il a fini de parler. On ne confie pas de secrets à un cœur descellé. Il ne lui reste plus qu'à se taire et à écouter, sachant, comme cette sainte encore, que " les pensées ne mûrissent pas d'être dites. " Il regarde avec une ardente et profonde curiosité, avec une mystérieuse sympathie qui ne peut plus être exprimée en " paroles païennes " ces choses qui nous entourent et qu'il sait que nous ne voyons qu'en reflets et en énigmes ; " un certain commencement, " une amorce. Toute la vie n'est pas de trop pour faire la conquête spirituelle de cet univers pénétré par les explorateurs du siècle qui finit, pour épuiser la création, pour savoir quelque chose de ce qu'elle *veut dire*, pour douer de quelques mots enfin cette voix crucifiante au fond de lui-même.

Il nous reste quelques feuillets de son " carnet de damné, " comme il l'appelle amèrement, quelques pages laissées par notre hôte d'un jour en ce lieu qu'il a définitivement vidé " pour ne pas voir quelqu'un d'aussi peu noble que nous. " Si courte qu'ait été la vie littéraire de Rimbaud, il est possible d'y reconnaître trois périodes, trois manières. La première est celle de la violence, du mâle tout pur, du génie aveugle qui se fait jour comme un

jet de sang, comme un cri qu'on ne peut retenir,  
en vers d'une force et d'une roideur inouïes :

*Corps remagnétisé pour les énormes peines,  
Tu rebois donc la vie effroyable, tu sens  
Sourdre le flux des vers livides dans tes veines !  
(Paris se repeuple).*

*Mais, ô femme, monceau d'entrailles, pitié douce !  
(Les Sœurs de charité).*

Qu'il est touchant d'assister à cette espèce de *mue* du génie et de voir éclater ces traits fulgurants parmi des espèces de jurons, de sanglots et de balbutiements !<sup>1</sup>

La seconde période est celle du *voyant*. Dans une lettre du 15 mai 1871 (récemment retrouvée par M. Paterne Berrichon), avec une maladresse pathétique, et dans les quelques pages de la *Saison en Enfer* intitulées *Alchimie du Verbe*, Rimbaud a essayé de nous faire comprendre la " méthode " de cet art nouveau qu'il inaugure, et qui est vraiment une *alchimie*, une espèce de transmutation, une décantation spirituelle des éléments de ce monde. Dans ce besoin de " s'évader " qui ne le lâche qu'à la mort, dans ce désir de " voir " qui tout enfant lui faisait écraser son œil avec son poing, (*Les poètes de sept ans*), il y a bien autre chose que la vague nostalgie romantique. " La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. "

<sup>1</sup> Une seule pièce accomplie : *Les Chercheuses de poux*.

Ce n'est pas de fuir qu'il s'agit, mais de trouver : " le lieu et la formule ", " l'Eden "; de reconquérir notre état primitif de " Fils du Soleil ". — Le matin quand l'homme et ses souvenirs ne se sont pas réveillés en même temps, ou bien encore au cours d'une longue journée sur les routes, entre l'âme et le corps assujetti à son desport rythmique, se produit une solution de continuité. Une espèce d'hypnose " ouverte " s'établit, un état de réceptivité pure fort singulier. Le langage en nous prend une valeur moins d'expression que de signe ; les mots fortuits qui montent à la surface de l'esprit, le refrain, l'obsession d'une phrase continue, forment une espèce d'incantation qui finit par coaguler la conscience, cependant que notre miroir intime est laissé par rapport aux choses du dehors dans un état de *sensibilité* presque matérielle. Leur ombre se projette *directement* sur notre imagination et *vire* sur son iridescence. Nous sommes mis en communication. C'est ce double état du marcheur que traduisent *les Illuminations* : d'une part les petits vers, qui ressemblent à une ronde d'enfants et aux paroles d'un libretto, de l'autre les images décoordonnées qui substituent à l'élaboration grammaticale, ainsi qu'à la logique extérieure, une espèce d'accouplement direct et métaphorique. " Je devins un opéra fabuleux. " Le poète trouve expression non plus en cherchant les mots, mais au contraire en se mettant dans un état

de silence et en faisant passer sur lui la nature, les espèces sensibles “qui accrochent et tirent”.<sup>1</sup> Le monde et lui-même se découvrent l’un par l’autre.

— Chez ce puissant imaginaire, le mot *comme* disparaissant, l’hallucination s’installe et les deux termes de la métaphore lui paraissent presque avoir le même degré de réalité. “A chaque être plusieurs *autres* vies me semblaient dues. Ce monsieur ne sait ce qu’il fait, il est un ange. Cette famille est une nichée de chiens.” Pratiques extrêmes, espèce de mystique “matérialiste”,<sup>2</sup> qui auraient pu égarer ce cerveau cependant solide et raisonnable.<sup>3</sup> Mais il s’agissait d’aller à *l’esprit*, d’arracher le masque à cette nature “absente”, de posséder enfin le texte accessible à tous les sens, “la vérité dans une âme et un corps”, un monde adapté à notre âme personnelle.<sup>4</sup>

— J’ai déjà cité souvent *la Saison en Enfer*.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> Lettre précitée.

<sup>2</sup> Lettre précitée.

<sup>3</sup> “Je ne pouvais pas continuer. Je serais devenu fou. Et puis... c’était mal.” (Paroles à Isabelle Rimbaud. Cf. *la Saison en Enfer*.)

<sup>4</sup> “Il voulait voir la vérité, l’heure du désir et de la satisfaction essentiels. Que ce fut ou non une aberration de piété, il voulut. Il possédait du moins un assez large pouvoir humain.” (*Illuminations* p. 166.) Voir tout ce conte qui illustre le côté destructeur de Rimbaud.

<sup>5</sup> Qui est de 1873, l’année des *Amours Jaunes* et des *Chants de Maldoror*. — C’est ici que Rimbaud s’est arrêté sur la route de Dieu en une espèce d’attente suspicieuse. Mais il restait l’Univers — “et tout l’après-midi où ils s’avancèrent du côté du jardin de palmes.”

Il me reste peu de choses à ajouter à l'analyse que Paterne Berrichon a faite de ce livre si sombre, si amer, et en même temps pénétré d'une mystérieuse douceur. C'est là que Rimbaud, arrivé à la pleine maîtrise de son art, va nous faire entendre cette prose merveilleuse, tout imprégnée jusqu'aux dernières fibres, comme le bois moëlleux et sec d'un Stradivarius, par le son intelligible. Après Chateaubriand, après Maurice de Guérin, notre prose française, dont le travail en son histoire si pleine, et si différente de celle de notre poésie, n'a jamais connu d'interruption ni de lacune, a abouti à cela. Toutes les ressources de l'incidente, tout le concert des terminaisons, le plus riche et le plus subtil qu'aucune langue humaine puisse apprêter, sont enfin pleinement utilisés. Le principe de la " rime intérieure, " de l'accord dominant, posé par Pascal, est développé avec une richesse de modulations et de résolutions incomparable. Qui une fois a subi l'ensorcellement de Rimbaud est aussi impuissant désormais à le conjurer que celui d'une phrase de Wagner. — La marche de la pensée aussi qui procède non plus par développement logique, mais, comme chez un musicien, par dessins mélodiques et le rapport de notes juxtaposées, prêterait à d'importantes remarques.

Je pose la plume et je revois ce pays qui fut le sien et que je viens de parcourir. La Meuse pure

et noire, Mézières, la vieille forteresse coïncée entre de dures collines, Charleville dans sa vallée pleine de fournaïses et de tonnerre. (C'est là qu'il repose sous un blanc tombeau de petite fille). Puis cette région d'Ardenne, moissons maigres, un petit groupe de toits d'ardoise, et toujours à l'horizon la ligne légendaire des forêts. Pays de sources où l'eau limpide et captive de sa profondeur tourne lentement sur elle-même ; l'Aisne glauque encombrée de nénuphars et trois longs roseaux jaunes qui émergent du jade. Et puis cette gare de Voncq, ce funèbre canal à perte de vue bordé d'un double rang de peupliers : c'est là qu'un sombre soir, à son retour de Marseille, l'amputé attendit la voiture qui devait le ramener chez sa mère. Puis à Roche la grande maison de pierre corrodée avec sa haute toiture paysanne et la date : 1791, au dessus de la porte, la chambre à grains où il écrivit son dernier livre, la cheminée ornée d'un grand crucifix où il brûla ses manuscrits, le lit où il a souffert. Et je manie des papiers jaunis, des dessins, des photographies, celle-ci entre autres si tragique, où on le voit tout noir comme un nègre, la tête nue, les pieds nus, dans le costume de ces forçats qu'il admirait jadis, sur le bord d'un fleuve d'Ethiopie,<sup>1</sup> des portraits à la mine de plomb et

<sup>1</sup> " Hélas ! je ne tiens plus du tout à la vie et si je vis, je suis habitué à vivre de fatigue... et à me nourrir de chagrins aussi véhéments qu'absurdes dans des climats atroces... Pussions-nous jouir de

cette lettre enfin d'Isabelle Rimbaud qui raconte les derniers jours de son frère à l'Hôpital de la Conception à Marseille : <sup>1</sup>

“...Il me regardait avec le ciel dans les yeux... Alors il m'a dit : Il faut tout préparer dans la chambre, tout ranger, le prêtre va revenir avec les sacrements. Tu vas voir, on va apporter les cierges et les dentelles, il faut mettre des linges blancs partout... Eveillé, il achève sa vie dans une sorte de rêve continu : il dit à présent des choses bizarres, très doucement, d'une voix qui m'enchanterait si elle ne me perçait le cœur. Ce qu'il dit, ce sont des rêves, — pourtant ce n'est pas la même chose du tout que quand il avait le délire. *On dirait et je crois qu'il le fait exprès.* <sup>2</sup> Comme il murmurait ces choses-là, la sœur m'a dit tout bas : “ Il a donc encore perdu connaissance ? ” Mais il a entendu *et est devenu tout rouge* ; il n'a plus rien dit, mais la sœur partie, il m'a dit : On me croit fou, et toi, le crois-tu ? Non, je ne le crois pas, c'est un être quelques années de vrai repos dans cette vie ; et heureusement que cette vie est la seule et que cela est évident, *puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand que celle-ci !* ” (Aden, 25 mai 1881). Il a touché le fond, du moins il le croit. Cette région de la Mer Rouge qui finit par fixer l'errant est bien celle du monde qui ressemble le plus à l'enfer classique, “ l'ancien, celui dont le Fils de l'Homme ouvrit les portes. ”

<sup>1</sup> A ce moment elle ignorait tout des livres de son frère. Cette lettre adressée à Madame Rimbaud est datée de l'hôpital de la Conception, 28 octobre 1891.

<sup>2</sup> C'est moi qui souligne.

immatériel presque et sa pensée s'échappe malgré lui. Quelquefois il demande aux médecins si eux voient les choses singulières qu'il aperçoit et il leur parle et leur raconte avec douceur, en termes que je ne saurais rendre, ses impressions : les médecins le regardent dans les yeux, ces beaux yeux qui n'ont jamais été si beaux et plus intelligents, et se disent entre eux : c'est singulier. Il y a dans le cas d'Arthur quelque chose qu'ils ne comprennent pas. Les médecins d'ailleurs ne viennent presque plus parce qu'il pleure souvent en leur parlant et cela les bouleverse. — Il reconnaît tout le monde, moi il m'appelle parfois Djami, mais je sais que c'est parce qu'il le veut, et que cela rentre dans son rêve voulu ainsi ; d'ailleurs il mêle tout et... *avec art.*<sup>1</sup> Nous sommes au Harrar, nous partons toujours pour Aden, il faut chercher des chameaux, organiser la caravane ; il marche très facilement avec la nouvelle jambe articulée ; nous faisons quelques tours de promenade sur de beaux mulets richement harnachés ; puis il faut travailler, tenir les écritures, faire des lettres. Vite, vite, on nous attend, fermons les valises et partons. Pourquoi l'a-t-on laissé dormir ? Pourquoi ne l'aidé-je pas à s'habiller ? Que dira-t-on si nous n'arrivons pas aujourd'hui ! On ne le croira plus sur parole, on n'aura plus confiance en lui ! Et il se met à pleurer en regrettant ma

<sup>1</sup> C'est moi qui souligne.

maladresse et ma négligence, car je suis toujours avec lui et c'est moi qui suis chargée de faire tous les préparatifs. ”

Je suis un de ceux qui l'ont cru sur parole, un de ceux qui ont eu confiance en lui.

Juillet 1912.

PAUL CLAUDEL.

## TROIS LETTRES INÉDITES DE RIMBAUD

*Nous en devons la communication à M. Henri Saffrey; et, au nom des fervents du poète, nous remercions ici bien chaleureusement cet aimable et d'ailleurs rimbaldiste bibliophile.*

*On remarquera l'extrême importance de ces pièces : en particulier de la première, qui sept mois d'avance, prémédite l'art des Illuminations, et de la dernière qui nous introduit en quelque sorte dans le cabinet de travail de Rimbaud à Paris. On observera aussi que le ton de chacune diffère et que cela tient, non seulement aux époques où elles furent écrites, mais encore à la qualité des correspondants, dont l'un, celui des deux premières, était un professeur plus âgé qui s'adonnait à la versification, dont l'autre était un familier, un camarade de même âge, un ami : M. Ernest Delahaye.*

*La lettre du 15 mai 1871 — Charleville — précède d'un jour ou deux la troisième fugue de Rimbaud vers Paris. Il avait seize ans et était à ce moment là, savons-nous, très préoccupé de communisme et de matérialisme, et sous l'influence des œuvres de Baudelaire. Celle du 10 juin de la même année, et du même lieu, a été écrite, vers et prose, dans l'émotion qu'il venait de recevoir du spectacle de la "Semaine sanglante" et aussi de son encasernement à Babylone : et l'on voudra bien constater, par les dates assignées aux vers, combien nous étions dans la vérité lorsque, à l'encontre d'assertions paraissant*

*mériter quelque crédit, nous affirmions que les Poètes de sept ans avaient été écrits au retour de la Commune, ainsi que le Cœur volé, intitulé ici le Cœur du Pitre et entouré par Rimbaud de commentaires d'une pudique et bouffonne ironie, aux fins, sans doute, de ne pas laisser le correspondant pénétrer dans la réalité de son cœur. L'espèce de testament qui se trouve à la fin de cette lettre de juin 1871, et par lequel le poète répudie dès lors ses premiers vers, aurait dû, à notre avis, être exécuté.*

*La lettre datée de Paris, juin 1872, est de l'époque des Illuminations et de la camaraderie de Rimbaud avec MM. Forain, Richepin, Ponchon. Il avait dix-sept ans. Le séjour rue Victor-Cousin fut très court ; comme l'avait été celui du mois précédent rue Monsieur-le-Prince. Il semble, aujourd'hui, que d'avril à juillet 1872 le poète ait, pour ainsi parler, fait la navette entre Charleville et Paris. Dans Jean-Arthur Rimbaud, le Poète, nous n'avons point parlé de ces courtes présences dans la capitale parce que nous n'en avions pas encore recueilli de preuves matérielles. La découverte de la lettre de juin 1872 nous rend d'autant plus heureux qu'elle fixe aussi la date précise de quelques illuminations : Aube, entre autres.*

*Août 1912.*

PATERNE BERRICHON.

## I

Charleville, 15 mai 1871.

J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle. Je commence de suite par un psaume d'actualité :

## CHANT DE GUERRE PARISIEN

*Le printemps est évident, car  
Du cœur des propriétés vertes, etc.*

[Voir page 72 des *Œuvres de J. A. Rimbaud*].

— Voici de la prose sur l'avenir de la poésie :—

Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque, Vie harmonieuse. — De la Grèce au mouvement romantique, — moyen-âge, — il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Theroldus, de Theroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes : Racine est le pur, le fort, le grand. — On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot serait aujourd'hui aussi ignoré que le premier venu auteur d'Origines. — Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans !

Ni plaisanterie, ni paradoxe. La raison m'inspire plus de certitudes sur le sujet que n'aurait jamais eu de colères un Jeune-France. Du reste, libre aux nouveaux d'exécrer les ancêtres : on est chez soi et l'on a le temps.

On n'a jamais bien jugé le romantisme. Qui l'aurait jugé ? Les Critiques !! Les Romantiques ? qui prouvent si

bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée et comprise du chanteur.

Car JE est *un autre*. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs !

En Grèce, ai-je dit, vers et lyres, rythmes : l'Action. Après, musique et rimes sont jeux, délassements. L'étude de ce passé charme les curieux : plusieurs s'éjouissent à renouveler ces antiquités : — c'est pour eux. L'intelligence universelle a toujours jeté ses idées naturellement ; les hommes ramassaient une partie de ces fruits du cerveau : on agissait par, on en écrivait des livres : telle allait la marche, l'homme ne se travaillant pas, n'étant pas encore éveillé, ou pas encore dans la plénitude du grand songe. Des fonctionnaires, des écrivains. Auteur, créateur, poète, cet homme n'a jamais existé !

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il la doit cultiver : cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant *d'égoïstes* se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez

un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire VOYANT.

Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant ! — Car il arrive à *l'inconnu* ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu ; et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

— La suite à six minutes. —

Ici j'intercale un second psaume *hors du texte* : veuillez tendre une oreille complaisante, et tout le monde sera charmé. — J'ai l'archet en main, je commence :

MES PETITES AMOUREUSES

*Un hydrolat lacrymal lave  
Les cieux etc....*

[Page 79 des *Œuvres de J.-A. Rimbaud*].

Voilà. Et remarquez bien que, si je ne craignais de

vous faire déboursier plus de 60 c. de port, — moi pauvre effaré qui, depuis sept mois, n'ai pas tenu un seul rond de bronze ! — je vous livrerais encore mes *Amants de Paris*, cent hexamètres, Monsieur, et ma *Mort de Paris*, deux cents hexamètres !

— Je reprends :

Donc le poète est vraiment Voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions. Si ce qu'il rapporte de *là-bas* a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue ;

— Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien, — plus mort qu'un fossile, — pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à *penser* sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie ! —

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps, dans l'âme universelle : il donnerait plus que la formule de sa pensée, que l'annotation *de sa marche au Progrès* ! Enormité devenant norme absorbée par tous, il serait vraiment *un multiplicateur de progrès* !

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez. — Toujours pleins du *Nombre* et de l'*Harmonie*, les poèmes seront faits pour rester. — Au fond, ce serait encore un peu la Poésie grecque.

L'art éternel aurait ses fonctions, comme les poètes

sont citoyens. La Poésie ne rythmera plus l'action ; elle sera en avant.

Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, — jusqu'ici abominable, — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? — Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons.

En attendant, demandons au poète du *nouveau*, — idées et formes. Tous les habiles croiraient bientôt avoir satisfait à cette demande : — ce n'est pas cela !

Les premiers romantiques ont été *voyants* sans trop bien s'en rendre compte : la culture de leurs âmes s'est commencée aux accidents : locomotives abandonnées, mais brûlantes, que prennent quelque temps les rails. — Lamartine est quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille. — Hugo, *trop cabochard*, a bien du vu dans les derniers volumes : *les Misérables* sont un vrai *poème*. J'ai *les Châtiments* sous main ; *Stella* donne à peu près la mesure de la *vue* d'Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jehovahs et de colonnes, vieilles énormités crevées.

Musset est quatorze fois exécration pour nous, générations douloureuses et prises de visions, — que sa paresse d'ange a insultées ! Oh ! les contes et les proverbes fadasses ! ô les *Nuits* ! ô *Rolla*, ô *Namouna*, ô *la Coupe* ! tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré ; français, pas parisien ! Encore une œuvre de cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La Fontaine,

## SOMMAIRE du No 44.

ALBERT THIBAUDET : Réflexions sur le roman.

LOUIS CHADOURNE : Les Ports.

CHARLES VILDRAC : Découvertes.

JOHN KEATS : Lettres à Fanny Brawne (*fin*).

(traduites par Marie Louyse Des Garets)

ARNOLD BENNETT : Le Matador des Cinq Villes.

(traduction de Valéry Larbaud)

Chronique de Caërdal par ANDRÉ SUARÈS

(*Beauté de la Danse*).

Les Poèmes par HENRI GHÉON.

(*Le poème en prose. — Poèmes, par Léon-Paul Fargue. — La Danse devant l'Arche, par Henri Franck*).

Les Romans par JACQUES COPEAU.

(*Anne Véronique, par H. G. Wells, traduction de H. D. Davray et B. Kozakiewicz*).

NOTES par GASTON GALLIMARD, HENRI GHÉON,

EDMOND PILON, JEAN SCHLUMBERGER, ALFRED

DE TARDE, CAMILLE VETTARD :

*Les Humanités et les Ingénieurs, par Henry Le Châtelier. — Le roman anglais contemporain, par Firmin Roz. — Madeleine jeune femme, par René Boylesve. — Classiques et Romantiques, par Lucien Maury. — L'école impressionniste à la Galerie Manzi. — Les Portraits de Renoir. — Œuvres récentes de Bonnard. — Exposition d'art persan. — Le Don Juan de Mozart à l'Opéra-Comique.*

LES REVUES : Autour de Jean-Jacques Rousseau.

---

## SOMMAIRE du No 45.

O. W. MIŁOSZ : Miguel Manara (I).

LOUIS DUMONT-WILDEN : Maurice Maeterlinck.

HENRI ALIÈS : Poèmes.

ARNAULT : L'Accouchée.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD : Le Pathétique des Mendiants.

Chronique de Caërdal, par ANDRÉ SUARÈS.

(*Suétone*).

La Littérature, par ALBERT THIBAUDET.

(*Les Pamphlets contre Victor Hugo, par Albert de Bersaucourt. — La Savoie, par Léandre Vaillat*).

Les Poèmes, par HENRI GHÉON.

(*Les blés mouvants, par Emile Verhaeren. — La foire aux paysages, par Fernand Benoit. — Les Fêtes quotidiennes, par Guy-Charles Cros. — Le Regard derrière l'épaule, par Henry Dérieux. — La Danse de Sophocle, par Jean Cocteau*).

Les Romans, par CAMILLE VETTARD.

(*La Peine des Hommes, par Pierre Hamp. — L'Enfant qui prit peur, par Gilbert de Voisins. — La Mitsse et l'Amie, par Jean-Louis Vaudoyer*).

NOTES par JACQUES COPEAU, HENRI GHÉON,

JACQUES RIVIÈRE, JEAN SCHLUMBERGER,

ALFRED DE TARDE :

*Père et fils, par Edmund Gosse, trad. A. Monod et H. D. Davray. — Trois Villes Saintes, par Emile Baumann. — Essais sur la sensibilité contemporaine, par Raphaël Cor. — Le La Fontaine et le Watteau d'Edmond Pilon. — Essais et Portraits, par Jacques-Emile Blanche; Théories, par Maurice Denis. — John Bull's Island, par J. Raymond Gasco. — D'île en île, par Julien Ochsé. — A propos d'un livre sur l'esthétique. — Une Lettre de*

M. René Boylesve.

LES REVUES

# La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

- BENARD, Galerie de l'Odéon.  
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.  
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.  
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.  
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.  
COMMAILLES, 1, rue Auber.  
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.  
CRES, 3, Place de la Sorbonne.  
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.  
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.  
FLAMMARION, 14, rue Auber.  
„ 10, Boulevard des Italiens.  
„ Galeries de l'Odéon.  
„ 36, Avenue de l'Opéra.  
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.  
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.  
FONTAINE, 50, rue de Laborde.  
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.  
GATEAU, 8, rue Castiglione.  
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.  
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.  
„ Galerie Vero Dodat.  
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.  
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.  
MEA, 1<sup>bis</sup>, rue du Havre.  
MELET, 46, Galerie Vivienne.  
PAUL, Place Beauvau.  
REY, 8, Boulevard des Italiens.  
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.  
STOCK, 155, rue St.-Honoré.  
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.  
TASSEL, 44, rue Monge.  
VILDRAC, 16, rue de Seine.  
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares